Henning Mankell, né en 1948, est romancier et dramaturge. Depuis une dizaine d'années, il vit et travaille essentiellement au Mozambique – « ce qui aiguise le regard que je pose sur mon propre pays », dit-il. Il a commencé sa carrière comme auteur dramatique, d'où une grande maîtrise du dialogue. Il a également écrit nombre de livres pour enfants, couronnés par plusieurs prix littéraires, qui soulèvent des problèmes souvent graves et qui sont marqués par une grande tendresse. Mais c'est en se lançant dans une série de romans policiers centrés autour de l'inspecteur Wallander qu'il a définitivement conquis la critique et le public suédois. Cette série, pour laquelle l'Académie suédoise lui a décerné le Grand Prix de littérature policière, décrit la vie d'une petite ville de Scanie et les interrogations inquiètes de ses policiers face à une société qui leur échappe. Il s'est imposé comme le premier auteur de romans policiers suédois. En France, il a reçu le prix Mystère de la Critique, le prix Calibre 38 et le Trophée 813.

Henning Mankell

L'HOMME QUI SOURIAIT

ROMAN

Traduit du suédois par Anna Gibson

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL
Mannen som log
ÉDITEUR ORIGINAL
Ordfront Förlag, Stockholm
© original : 1994, Henning Mankell

Cette traduction est publiée en accord avec Ordfront Förlag, Stockholm
et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN original : 91-7324-634-4

ISBN 978-2-02-117867-8
(ISBN 2-02-059324-6, 1re publication)

© Éditions du Seuil, février 2005, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Ce qu'il faut craindre, ce n'est pas tant la vue de l'immoralité des grands que celle de l'immoralité menant à la grandeur.

ALEXIS DE TOCQUEVILLE,
De la démocratie en Amérique.

1

Le brouillard. Comme l'approche d'un prédateur silencieux.

Je ne m'y habituerai jamais, pensa-t-il. Bien que j'aie vécu toute ma vie en Scanie, où la brume entoure constamment les gens d'invisibilité.

Vingt et une heures, le 11 octobre 1993.

La nappe de brouillard avançait très vite, du côté de la mer. Il serait bientôt rentré à Ystad. Il venait de dépasser les collines de Brösarp lorsque sa voiture entra tout droit dans la blancheur.

Son angoisse devint intense.

Pourquoi ai-je peur du brouillard ? Je devrais plutôt craindre l'homme que je viens de quitter à Farnholm. Le châtelain aimable aux collaborateurs effrayants toujours discrètement postés dans l'ombre. Je devrais penser à lui et à ce qui se cache derrière son sourire, son intégrité de citoyen au-dessus de tout soupçon. C'est lui qui devrait me faire peur, pas le brouillard montant de la baie de Hanö. Maintenant que je sais qu'il n'hésite même pas à tuer ceux qui se mettent en travers de son chemin.

Il fit fonctionner les essuie-glaces pour chasser l'humidité collée au pare-brise. Il n'aimait pas conduire la nuit. Le reflet des phares l'empêchait de distinguer les lièvres sur la route.

Une fois, trente ans plus tôt, il avait heurté un lièvre. C'était un soir au début du printemps, en revenant de Tomelilla. Il se rappelait encore la sensation de son pied écrasant trop tard la pédale de frein, le choc mou contre la carrosserie. Il était sorti de la voiture. Le lièvre, qui gisait sur l'asphalte, les pattes arrière agitées de soubresauts et le reste du corps paralysé, le contemplait de ses yeux grands ouverts. Il s'était obligé à dénicher une pierre au bord de la route et il avait visé la tête. Il était remonté en voiture sans se retourner.

Il n'avait jamais oublié le regard de ce lièvre, ni la vision de ces pattes se débattant avec désespoir. L'image était gravée en lui et revenait l'agresser alors qu'il s'y attendait le moins. Il fit un effort pour penser à autre chose.

Un lièvre mort depuis trente ans peut vous hanter, mais il ne cause pas de dégâts. J'ai bien assez à faire avec les vivants.

Soudain il s'aperçut qu'il jetait des coups d'œil au rétroviseur plus souvent que d'habitude.

La peur, à nouveau. Il avait la sensation d'être en fuite. Je *suis* en fuite, pensa-t-il. Je fuis ce qui se cache derrière les murs de Farnholm. Ils savent que je sais. Mais quoi ? Assez pour les inquiéter ? Assez pour leur faire craindre que je n'aille rompre le serment que j'ai prêté autrefois, à une lointaine époque où ce serment représentait encore un devoir sacré ? Se peut-il qu'ils redoutent la conscience d'un vieil avocat ?

Toujours rien dans le rétroviseur. Il était seul au milieu du brouillard. Dans moins d'une heure, il serait chez lui.

Cela le tranquillisa brièvement. Ils ne l'avaient donc

pas suivi. Demain il déciderait quoi faire. Il parlerait à son fils, qui était aussi son associé. La vie lui avait enseigné qu'il existait toujours une issue. Il devait bien y en avoir une aussi dans cette situation.

Il tâtonna dans le noir et alluma la radio. L'habitacle s'emplit d'une voix d'homme détaillant les dernières découvertes de la recherche génétique. Les mots traversaient sa conscience sans y trouver de prise. Il jeta un regard à l'horloge du tableau de bord ; bientôt vingt et une heures trente. Toujours rien dans le rétroviseur. Le brouillard semblait encore plus compact qu'avant. Pourtant, il accentua la pression de son pied sur l'accélérateur. À chaque nouveau kilomètre qui le séparait du château de Farnholm, il se sentait un peu plus rassuré. Peut-être s'était-il fait des frayeurs pour rien…

Il s'obligea à réfléchir froidement.

Comment les choses avaient-elles commencé ? Par un banal coup de fil. Sa secrétaire avait laissé un mot sur son bureau : quelqu'un avait appelé au sujet d'un contrat d'affaires qu'il fallait collationner d'urgence. Il avait rappelé. Un petit cabinet de province ne pouvait se permettre de refuser des clients. Il se souvenait encore de la voix au téléphone, l'élocution soignée où perçait un accent du Nord, mais aussi l'intonation caractéristique de quelqu'un qui mesurait sa vie en temps précieux. L'interlocuteur avait présenté son affaire, une transaction complexe impliquant une société d'armateurs basée en Corse et une série de transports de ciment vers l'Arabie saoudite, où l'une de ses entreprises intervenait au titre d'agent de Skanska ; il avait fait allusion à une gigantesque mosquée en construction à Khamis Mushayt, ou peut-être était-ce une université à Djedda…

Ils s'étaient rencontrés quelques jours plus tard à l'hôtel Continental d'Ystad. Lui-même était arrivé de bonne heure au rendez-vous ; le restaurant était encore

désert. Attablé dans un angle près d'un serveur yougoslave qui regardait d'un air morne par les hautes fenêtres, il l'avait vu entrer. C'était à la mi-janvier, le vent soufflait fort de la Baltique et la météo annonçait de la neige. Mais l'homme qui s'avançait vers lui – bronzé, relativement jeune, vêtu d'un costume bleu nuit – paraissait étranger à la fois au mauvais temps et à la ville d'Ystad. Quant à son sourire, il semblait ne pas appartenir à son visage.

Tel était son premier souvenir de l'homme du château de Farnholm. Un être dépourvu d'ancrage ; un univers à lui tout seul, en costume bleu taillé sur mesures, avec ce sourire magnétique autour duquel gravitaient les deux ombres, tels des satellites éteints.

Les ombres avaient donc été là, dès ce premier rendez-vous. Les deux types ne s'étaient pas même présentés. Ils avaient simplement pris place de part et d'autre de leur boss et s'étaient levés sans bruit en même temps que lui à la fin de l'entretien.

Six mois plus tard, l'homme bronzé représentait à lui seul la moitié du chiffre d'affaires du cabinet ; un an plus tard, le bénéfice net avait doublé. Les honoraires étaient payés rubis sur l'ongle ; jamais besoin d'envoyer une lettre de rappel. Ils avaient pu rénover de fond en comble la maison qui abritait leurs bureaux. L'homme de Farnholm semblait diriger son empire des cinq continents à la fois. Le cabinet recevait des coups de fil et des fax en provenance de villes aux noms exotiques qu'il peinait à situer sur le globe terrestre placé à côté du canapé en cuir de son bureau. Mais bien que nébuleuses, et malgré la complexité et le caractère souvent insaisissable des intérêts en jeu, toutes ses affaires avaient toujours paru honorables.

La nouvelle époque, se disait-il. C'est à ça qu'elle ressemble. En tant qu'avocat, je ne peux qu'être infini-

ment reconnaissant à l'homme de Farnholm d'être tombé sur mon nom dans l'annuaire.

Il fut interrompu dans ses réflexions comme s'il avait reçu une décharge électrique. Il crut d'abord avoir mal vu. Mais c'était bien une lumière de phares que lui renvoyait le rétroviseur.

Il ne les avait pas vus approcher.

La peur le rattrapa sur-le-champ. Ils l'avaient donc bien suivi. De crainte qu'il ne trahisse son serment d'avocat et ne se mette à parler.

Sa première impulsion fut d'accélérer afin de disparaître dans le brouillard. La sueur coulait sous sa chemise. Les phares étaient maintenant tout proches.

Les ombres tueuses. Il ne leur échapperait pas. Lui pas plus que les autres.

Puis la voiture le doubla. Il entrevit un visage gris. Un vieil homme. Le rougeoiement des feux arrière fut absorbé par la blancheur laiteuse.

Il sortit un mouchoir de la poche de son veston ; épongea son front et sa nuque.

Je serai bientôt à la maison. Il ne va rien m'arriver. Mme Dunér a noté dans mon agenda le rendez-vous de ce soir au château de Farnholm. Personne, pas même lui, n'envoie ses ombres pour tuer un vieil avocat qui rentre chez lui. Impossible. Ce serait trop risqué.

Il avait mis près de deux ans à comprendre que quelque chose allait de travers. Il s'acquittait alors d'une mission simple, l'examen d'une série de contrats impliquant le Conseil suédois à l'Exportation en tant que garant d'un important crédit. Il s'agissait d'une part de pièces de rechange destinées à des turbines polonaises et d'autre part de moissonneuses-batteuses commandées par la Tchécoslovaquie. Il venait de découvrir un détail insignifiant ; quelques chiffres qui, soudain,

posaient problème. Il avait cru à une erreur de saisie, peut-être deux sommes interverties par mégarde. Mais en reprenant le document depuis le début, il avait découvert que l'erreur n'était pas fortuite. Rien ne manquait. Tout était correct. Et le résultat était effrayant. C'était un soir, tard, il s'en souvenait. Il avait fermé les yeux. Il refusait encore d'y croire. Il avait passé la nuit dans son fauteuil. À l'aube enfin il était parti à pied à travers la ville. Sur la place centrale d'Ystad, il avait formulé intérieurement le constat qui ne laissait plus aucune place au doute. Lourde escroquerie vis-à-vis du Conseil à l'Exportation ; fraude fiscale de grande envergure ; toute une chaîne d'actes falsifiés.

Par la suite, il avait systématiquement cherché les zones d'ombre dans les documents qui lui parvenaient de Farnholm. Et il les avait trouvées. Pas toujours, mais souvent. Peu à peu, il avait mesuré l'ampleur des détournements. Jusqu'au bout, il avait lutté contre l'évidence. Mais, pour finir, il n'avait plus eu le choix.

Pourtant, il n'avait pas réagi. Il n'avait même pas fait part de sa découverte à son fils. Pourquoi ? Refusait-il encore au fond de lui de croire que ce puisse être vrai ? Car, si c'était vrai, comment expliquer que personne, y compris le fisc, n'eût jamais flairé quoi que ce soit ?

Avait-il mis au jour un secret inexistant ?

Ou peut-être, plus simplement, était-il déjà trop tard ? Trop tard et cela depuis le début, lorsque l'homme du château de Farnholm était devenu de loin le plus gros client du cabinet.

Le brouillard paraissait impénétrable ; il se dissiperait sans doute un peu à l'approche d'Ystad.

Il savait qu'il ne pouvait plus continuer ainsi. Ce n'était plus possible. Maintenant qu'il venait de décou-

vrir que l'homme de Farnholm avait aussi du sang sur les mains.

Il devait parler à son fils. Il existait malgré tout encore une justice en Suède, même si elle semblait se vider de sa substance à un rythme accéléré. Son propre silence avait contribué à ce délitement. Le fait d'avoir fermé les yeux si longtemps ne lui donnait pas le droit de continuer à se taire.

Le suicide était exclu ; il ne pouvait tout simplement pas l'envisager.

Il freina brutalement.

Il venait de capter une forme dans le halo lumineux des phares. Il crut que c'était un lièvre. Puis il vit qu'il y avait un objet sur la route.

Il s'arrêta complètement et alluma les feux de route.

C'était une chaise, posée sur l'asphalte. Une simple chaise à barreaux. Un mannequin était assis dessus. Son visage était blanc.

Ou alors c'était un être humain qui ressemblait à un mannequin.

Il sentit son cœur cogner douloureusement dans sa poitrine.

Le brouillard dérivait dans la lumière des phares.

La chaise et le mannequin étaient toujours là. Aussi impossibles à escamoter que sa propre terreur paralysante. Il jeta un coup d'œil au rétroviseur. Obscurité compacte. Il remit le contact et avança très lentement jusqu'à ce que la chaise ne soit plus qu'à quelques mètres. Puis il s'arrêta à nouveau.

C'était bien un mannequin. Avec une figure humaine. Rien à voir avec un épouvantail bricolé à la hâte.

Il est pour moi, pensa-t-il.

Il éteignit la radio d'une main tremblante et prêta l'oreille. Tout était très silencieux. Jusqu'au dernier instant, il hésita.

Pas à cause de la chaise ni du mannequin fantomatique mais d'autre chose, qu'il ne pouvait pas voir. Qui n'existait sans doute qu'à l'intérieur de lui.

La peur l'empêchait de raisonner.

Pour finir il défit tout de même sa ceinture et ouvrit la portière. L'air humide et froid le surprit.

Puis il sortit sur la route, le regard rivé à la chaise et au mannequin éclairés par la lueur des phares. Sa dernière pensée fut qu'il était sur une scène de théâtre où un acteur allait bientôt faire son entrée.

Il entendit un léger bruit dans son dos. Il ne se retourna pas.

Le coup l'atteignit à la base du crâne. Le temps de s'effondrer sur l'asphalte mouillé, il était mort.

Le brouillard se dressait à présent comme un mur de ouate.

Il était vingt et une heures cinquante-trois.

2

Le vent soufflait plein nord par rafales irrégulières. Le type qui avançait à l'autre bout de la plage gelée était obligé de se plier en deux pour pouvoir continuer. De temps en temps, il faisait une pause et tournait le dos au vent. Il restait alors immobile, la tête penchée vers le sable et les mains enfouies dans les poches. Puis il reprenait sa marche incertaine. Il finit par se confondre avec la lumière grise.

Elle, qui venait là tous les jours promener son chien dans les dunes, voyait avec une inquiétude croissante cet homme qui semblait passer ses journées sur la plage, depuis le lever du jour jusqu'au crépuscule, au milieu de l'après-midi. Il s'était matérialisé d'un coup quelques semaines plus tôt, tel un débris humain rejeté par la mer. En temps normal, les personnes qu'elle croisait au cours de ses promenades la saluaient. Mais en cette saison, bientôt novembre, on croisait rarement quelqu'un. Au début, elle l'avait cru timide ; puis elle l'avait jugé mal élevé – ou peut-être d'origine étrangère. Avec le temps, elle s'était prise à croire qu'un grand chagrin l'accablait, que ces errances au bord de l'eau étaient un pèlerinage loin d'une mystérieuse douleur. Il avait une façon bizarre de marcher. Parfois il

allait lentement, en se traînant presque, avant de se ressaisir d'un coup et de continuer au pas de course. Ce n'étaient pas ses jambes qui le portaient, pensait-elle alors, mais ses pensées inquiètes. Et elle croyait le voir serrer les poings, bien que ses mains soient toujours cachées dans ses poches.

Au bout d'une semaine, il lui sembla avoir une idée assez précise de sa situation. Ce type solitaire qui avait surgi de nulle part traversait tant bien que mal une grave crise personnelle. Elle le voyait comme un navire essayant de se frayer un chemin dans des eaux périlleuses hérissées d'écueils. De là son caractère renfermé, ses itinéraires en zigzag. Elle en discuta le soir avec son mari, que les rhumatismes avaient contraint à une retraite anticipée. Il accepta de l'accompagner jusqu'à la plage, alors que cela lui coûtait beaucoup physiquement et qu'il préférait de façon générale ne pas quitter la maison. Il tomba d'accord avec elle. Mais à ses yeux, le comportement du type était tellement anormal qu'il décida d'appeler un ami policier à Skagen et de lui communiquer en confidence leurs observations. Peut-être l'homme était-il recherché, en fuite, échappé d'un des rares hôpitaux psychiatriques encore en activité dans le pays ? Mais l'ami, un flic expérimenté qui avait vu bien des barjos faire le pèlerinage jusqu'à l'extrême pointe de l'île de Jylland pour y trouver la paix, lui suggéra d'être raisonnable. Il fallait juste laisser le type tranquille. La plage comprise entre les dunes et les deux mers qui se rejoignaient à cet endroit de la côte était un no man's land aux limites mouvantes qui appartenait à ceux qui en avaient besoin.

La femme au chien et l'homme au pardessus noir continuèrent donc à se croiser comme deux navires pendant une semaine encore. Mais un jour – le 24 octobre 1993 –, elle fut témoin d'un événement qu'elle mettrait

par la suite en relation avec la disparition subite du promeneur solitaire.

C'était par exception un jour de calme plat où le brouillard pesait immobile sur la plage et sur la mer. Les cornes de brume mugissaient au loin comme du bétail abandonné. Le singulier paysage tout entier retenait son souffle. Soudain, en apercevant le type au pardessus, elle se figea.

Il n'était pas seul. Il avait été rejoint par un homme de petite taille, vêtu d'un anorak clair et coiffé d'une casquette. Elle les contempla de loin. C'était le nouveau venu qui parlait, et il semblait à toute force vouloir persuader l'homme au pardessus de quelque chose. À certains moments, il sortait les mains de ses poches et gesticulait comme pour renforcer l'effet de son discours. Elle ne distinguait aucune parole, mais l'attitude du nouveau venu lui donna à penser qu'il était dans tous ses états.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes reprirent leur promenade le long du rivage où le brouillard les ensevelit rapidement.

Le lendemain, l'homme au pardessus noir était à nouveau seul sur la plage. Mais, cinq jours plus tard, il disparut. Jusqu'à la fin du mois de novembre, elle y retourna tous les jours avec son chien, croyant qu'il serait à nouveau là. Mais il ne revint pas. Elle ne le revit jamais.

Pendant plus d'un an, le commissaire Kurt Wallander de la brigade criminelle d'Ystad était resté en congé maladie et complètement hors d'état de reprendre le travail. Au cours de cette période, une impuissance croissante en était venue à dominer sa vie et ses actes. Plusieurs fois, il avait pris le large dans l'espoir absurde d'aller mieux un jour et peut-être même de retrouver quelque chose qui ressemblerait à du courage de vivre

si seulement il pouvait s'éloigner de la Scanie. Il commença par prendre un charter à destination des Caraïbes. Dans l'avion déjà, il s'était saoulé à mort et sur les quinze jours qu'il passa aux Barbades, il ne fut réellement sobre à aucun moment. Son état général, au cours de ce voyage, aurait pu être caractérisé au mieux comme une panique grandissante, avec la sensation horrible de n'être chez lui nulle part. Il s'était donc caché dans l'ombre des palmiers. Certains jours, il ne pouvait même pas quitter sa chambre d'hôtel, terrassé par une angoisse primitive à l'idée de se trouver en contact avec ses semblables. Une seule fois, il avait pris un bain de mer et cela uniquement parce qu'il était tombé à l'eau alors qu'il avançait en équilibre instable le long d'un ponton. Un soir très tard, alors qu'il s'était enfin résolu à sortir pour renouveler sa réserve d'alcool, il fut abordé par une prostituée. Il essaya de la repousser tout en la retenant, ou peut-être l'inverse. Puis son désespoir et son mépris de lui-même prirent le dessus. Pendant trois jours, dont il ne garda par la suite que des fragments d'images confus, il resta avec la fille dans une cabane qui puait le tord-boyaux, sur un lit aux draps moisis où les cafards frôlaient de leurs antennes son visage en sueur. Il ne se rappelait pas le nom de la fille ; il n'était même pas sûr qu'elle lui ait dit son nom. Il s'était vautré sur elle dans une sorte de défoulement enragé. Quand elle eut fini de lui soutirer son argent, deux types costauds – ses frères – surgirent et le jetèrent dehors. Il retourna alors à l'hôtel où il survécut en se remplissant les poches au buffet du petit déjeuner, compris dans le prix du séjour, avant de filer dans sa chambre jusqu'au lendemain. Il débarqua à Sturup dans un état encore pire qu'à son départ. Le médecin qui le suivait depuis sa mise en arrêt lui interdit formellement ce genre d'escapade à l'avenir, à cause du risque évi-

dent de le voir sombrer dans l'alcoolisme. Mais deux mois plus tard, début décembre, il renouvelait l'expérience après avoir emprunté de l'argent à son père sous le prétexte d'acheter de nouveaux meubles pour se remonter le moral. Jusque-là il avait soigneusement évité de rendre visite au vieux, qui venait de se remarier avec son ancienne femme de ménage qui avait trente ans de moins que lui. Dès qu'il eut empoché l'argent, il franchit la porte de l'agence de voyages de la ville et se décida pour un séjour de trois semaines en Thaïlande. L'histoire des Caraïbes se répéta, à la seule différence que la catastrophe fut stoppée in extremis par un pharmacien à la retraite qu'il avait eu pour voisin dans l'avion et qui descendait par hasard dans le même hôtel que lui. Le pharmacien, qui s'était pris de sympathie pour Wallander, intervint lorsque celui-ci se mit à boire dès le petit déjeuner et à se comporter de façon généralement étrange. Grâce à son entremise musclée, Wallander fut rapatrié une semaine avant la date prévue. Cette fois encore, il avait donné libre cours à son dégoût de lui-même en se jetant dans les bras de différentes prostituées plus jeunes les unes que les autres. Ce voyage fut suivi par un hiver de cauchemar où il vécut dans la terreur d'avoir contracté la maladie mortelle. Fin avril, alors qu'il était en congé maladie depuis presque un an, le test révéla qu'il avait échappé à la contagion. Mais la bonne nouvelle l'atteignit à peine et, à peu près au même moment, son médecin commença à se demander sérieusement si Kurt Wallander n'avait pas fait son temps en tant que policier, en tant que citoyen actif de manière générale, et s'il n'était pas plus que mûr pour un départ en préretraite assorti d'une pension d'invalidité.

Ce fut alors qu'il se rendit – s'enfuit serait peut-être un terme plus juste – à Skagen pour la première fois. À

cette époque, il avait réussi à cesser de boire, en grande partie grâce à sa fille Linda qui était rentrée d'Italie à temps pour prendre la mesure de la misère qui régnait dans la tête de son père, pour ne rien dire de son appartement. Elle avait réagi comme il le fallait, en vidant dans l'évier toutes les bouteilles qui traînaient avant de lui passer un savon retentissant. Pendant les deux semaines où elle resta chez lui à Mariagatan, Wallander eut enfin quelqu'un à qui parler. Ensemble, ils tranchèrent dans le vif les sujets les plus douloureux, et Linda repartit convaincue qu'il tiendrait sa promesse de ne plus toucher à l'alcool. À nouveau seul, et incapable d'affronter l'appartement désert, il tomba par hasard sur une annonce signalant une pension bon marché à Skagen, sur l'île danoise de Jylland.

Bien des années plus tôt, à l'époque où Linda n'était encore qu'un nourrisson, il avait passé là-bas des vacances d'été avec sa femme Mona. Ces quelques semaines restaient dans son souvenir comme les plus heureuses de sa vie. Ils n'avaient pas un sou, ils campaient dans une tente où rentrait la pluie, mais ils partageaient un sentiment euphorique de se trouver au cœur de la vie, et du monde. Il appela le jour même pour réserver une chambre. Début mai, il s'installait à la pension. La propriétaire, une veuve polonaise, le laissa tranquille et lui prêta même un vélo avec lequel il put partir chaque matin vers les plages immenses. Il ficelait sur le porte-bagages un casse-croûte emballé dans un sac plastique et ne revenait à la pension qu'à la nuit tombée. Les autres clients étaient des gens âgés, seuls ou en couple, et le silence dans la salle à manger ressemblait à celui d'une bibliothèque. Pour la première fois depuis plus d'un an, il réussit à dormir de façon correcte ; et il crut sentir à quelques signes que son marécage intérieur commençait tout doucement à s'assécher.

Au cours de ce séjour à la pension de Skagen il écrivit trois lettres, dont la première fut pour sa sœur Christina. Pendant l'année écoulée, elle avait souvent téléphoné pour prendre de ses nouvelles. Bien que touché par sa sollicitude, il n'avait jamais trouvé la force de la rappeler. Le vague souvenir d'une carte postale embrouillée expédiée depuis les Caraïbes alors qu'il était ivre mort n'arrangeait pas les choses. Christina n'avait jamais fait de commentaire à ce sujet, il ne l'avait pas interrogée et il espérait secrètement qu'il avait été saoul au point d'oublier de coller le timbre. Mais un soir à Skagen avant de s'endormir, il prit un bloc de papier, le cala sur les couvertures, et commença à décrire à sa sœur le sentiment de vide, de honte et de remords qui le poursuivait depuis le jour, un an plus tôt, où il avait tué un homme. Même s'il avait agi en légitime défense et même si la presse, y compris dans sa variante la plus prédatrice et la plus haineuse, ne s'était pas emparée de l'affaire pour l'assassiner, il savait qu'il était coupable. Il ne se débarrasserait jamais de sa culpabilité. Peut-être un jour apprendrait-il à la supporter.

Je m'imagine, écrivait-il, *qu'une partie de mon âme a été remplacée par une prothèse. Et cette prothèse ne m'obéit toujours pas. Parfois, dans mes moments sombres, je crois qu'elle ne m'obéira jamais. Mais je n'ai pas encore abandonné tout espoir.*

La deuxième lettre était pour ses collègues du commissariat d'Ystad. Lorsqu'il la glissa enfin dans la boîte rouge du bureau de poste de Skagen, il pensa que l'essentiel de ce qu'il leur racontait n'était pas vrai. Pourtant, il devait l'envoyer. Il commençait par les remercier pour la chaîne stéréo qu'ils lui avaient achetée en se cotisant juste avant son départ. Il leur demandait de l'excuser d'avoir tant tardé à le faire. Jusque-là, c'était sincère. Mais lorsqu'il affirmait dans la foulée

qu'il allait mieux et qu'il espérait reprendre bientôt le travail, ça relevait plutôt de la formule incantatoire dans la mesure où la réalité était tout autre.

La troisième lettre envoyée au cours de ce séjour à la pension de Skagen fut pour Baiba, à Riga. Pendant cette année, il lui avait écrit tous les deux mois environ et elle lui avait à chaque fois répondu. Il commençait à la voir comme son ange gardien attitré, et la crainte de l'inquiéter, peut-être au point qu'elle cesse de lui répondre, le poussait à dissimuler ses sentiments pour elle. Qu'il avait, ou qu'il croyait avoir. Avec cette impuissance qui le déformait peu à peu de l'intérieur depuis tant de temps, il n'était plus sûr de rien. Lors de brefs instants de lucidité absolue, qui survenaient en général pendant qu'il marchait sur la plage ou s'asseyait dans les dunes pour se protéger des rafales cinglantes, il se disait que tout cela était absurde. Il avait rencontré Baiba en Lettonie quelques jours seulement. Elle pleurait Karlis, son mari, capitaine de police assassiné, et pourquoi diable serait-elle subitement tombée amoureuse d'un policier suédois qui n'avait fait après tout que son travail, même si cela avait pris des formes peu réglementaires ? Mais il n'avait pas trop de mal à renier ces instants de clairvoyance ; comme s'il n'osait pas prendre le risque de perdre ce qu'il savait pourtant au fond de lui n'avoir jamais possédé. Baiba, le rêve qui avait pour prénom Baiba, était son ultime bastion. Son dernier retranchement, qu'il se croyait obligé de défendre même s'il était complètement illusoire.

Il resta dix jours à Skagen. Et il revint à Ystad avec l'idée de repartir le plus vite possible. Dès la mi-juillet, il était de retour à la pension, et la veuve lui donna son ancienne chambre. À nouveau, il lui emprunta le vélo et recommença à passer ses journées au bord de la mer. Mais la plage était à présent envahie par les vacanciers.

Il avait le sentiment de se mouvoir telle une ombre invisible parmi ces gens qui jouaient à s'éclabousser en riant. Comme s'il avait établi un district de surveillance absolument privé et inconnu de tous à cet endroit précis, où se rejoignaient les deux mers. Il y effectuait ses patrouilles solitaires, il y veillait sur sa propre personne, tout en cherchant fébrilement une issue à sa misère. Après le premier séjour à Skagen, son médecin avait cru observer une certaine amélioration de son état, mais les indices étaient encore trop faibles pour que l'on puisse parler de réel changement. Wallander lui avait demandé s'il pouvait cesser le traitement qu'il suivait depuis plus d'un an, dans la mesure où les cachets le laissaient somnolent, fatigué et lourd. Mais le médecin le lui avait déconseillé. Encore un peu de patience, avait-il dit.

Chaque matin au réveil, il se demandait s'il aurait la force de se lever ce jour-là encore. Mais il voyait bien que c'était plus facile à la pension de Skagen. Des instants d'apesanteur, de soulagement, où il lui semblait échapper au fardeau de l'année précédente, lui laissaient parfois entrevoir un avenir possible.

Sur la plage, où il marchait des heures d'affilée, il commença peu à peu à remonter en deçà de ces événements, dans l'espoir de trouver une manière de maîtriser sa souffrance et peut-être même une force capable de le faire redevenir policier, policier et homme.

Ce fut aussi au cours de ce deuxième séjour qu'il cessa d'écouter de l'opéra. Souvent, sur la plage, il emportait son baladeur. Mais un jour, il sentit qu'il en avait assez. En revenant à la pension le soir, il rangea toutes ses cassettes dans sa valise et enferma celle-ci dans la penderie. Le lendemain, il se rendit à vélo jusqu'au bourg et acheta quelques cassettes d'artistes pop dont les noms lui étaient vaguement familiers. Ce qui le surprit par la suite,

c'est que pas un instant il ne regretta la musique qui l'avait accompagné pendant tant d'années.

Je n'ai plus de place à l'intérieur, pensa-t-il. Quelque chose en moi est rempli à ras bord, les murs vont bientôt craquer.

À la mi-octobre il revint encore à Skagen, cette fois dans l'intention expresse de décider de ce qu'il allait faire du reste de sa vie. Son médecin, qui croyait voir désormais des signes tangibles d'une sortie progressive et tâtonnante de cette longue dépression, l'avait encouragé à revenir dans cette pension danoise qui lui faisait apparemment du bien. Sans rompre le secret médical, il avait aussi laissé entendre au chef de police Björk, en tête-à-tête, qu'il existait peut-être un espoir que Wallander puisse un jour retrouver son poste au commissariat.

Il revint donc à Skagen et aux longues promenades sur la plage que l'automne avait rendue à sa solitude. Il croisait peu de monde, quelques retraités, un joggeur occasionnel qui suait sang et eau, et une femme pleine de curiosité qui venait tous les jours avec son chien. Il reprit ses patrouilles dans le district de surveillance connu de lui seul, arpentant d'un pas de plus en plus décidé la frontière imperceptible et mouvante où le sable rencontrait la mer.

Dans quelques petites années, il aurait cinquante ans. Il avait maigri au cours des derniers mois ; il avait pu ressortir de sa penderie, à Ystad, des habits trop étroits depuis sept ou huit ans. Et le fait d'avoir complètement cessé de boire, il le voyait bien, le laissait en meilleure forme physique que depuis très longtemps. C'était là pour lui le point de départ, la condition sine qua non pour envisager un avenir. Sauf imprévu, il vivrait encore au moins vingt ans. En dernier recours, son angoisse concernait le travail : aurait-il la force de reprendre sa

place dans la police ou devait-il passer à autre chose ? Il refusait en bloc l'idée d'un départ en préretraite. Cette existence-là, il ne pensait pas pouvoir la supporter. Il restait toute la journée sur la plage, le plus souvent sous des bancs de brouillard à la dérive, remplacés à l'occasion par un ciel limpide, une mer scintillante et des mouettes qui planaient dans les courants d'air ascendants. Parfois, il se faisait l'effet d'un petit bonhomme mécanique qui aurait perdu sa clé dans le dos. Quelles étaient ses possibilités s'il décidait de quitter la police ? Peut-être trouverait-il un poste subalterne de responsable de la sécurité quelque part. Il ne savait pas trop à quoi pouvait servir l'expérience d'un policier, sinon à traquer les malfaiteurs. En fait, les possibilités étaient peu nombreuses, à moins de se résoudre à un virage radical, très loin de ses précédents états de service. Mais qui aurait envie d'embaucher un ancien flic de près de cinquante ans qui ne savait rien faire d'autre que décrypter des scénarios criminels plus ou moins confus ?

Quand la faim se faisait sentir, il quittait le bord de l'eau et retrouvait l'abri des dunes. Il déballait son casse-croûte et s'asseyait sur le sac plastique pour se protéger du sable humide et froid. Tout en mangeant, il essayait sans trop de succès de penser à autre chose qu'à son avenir. Derrière ses efforts pour réfléchir de façon raisonnable, il y avait sans cesse une série de rêves irréalistes qui guettaient la moindre occasion de se manifester.

Comme d'autres policiers, il lui arrivait de caresser l'idée de passer un jour *de l'autre côté*. Il s'était souvent étonné de voir que les collègues qui se lançaient effectivement sur cette voie semblaient rarement se servir de leurs connaissances concernant les habitudes les plus élémentaires du travail policier, qui leur auraient

pourtant permis de ne pas se faire prendre. Parfois, il s'amusait à échafauder différents projets de crime, qui le rendraient d'un seul coup riche et indépendant. Mais, le plus souvent, ces mêmes idées ne lui inspiraient que du dégoût. Ce qu'il voulait surtout éviter, c'était de finir comme son collègue Hanson, qui consacrait l'essentiel de sa vie à miser sur des chevaux qui ne gagnaient presque jamais. Il y voyait non seulement une obsession maniaque assez effrayante, mais un gâchis qu'il ne pourrait jamais supporter pour sa part.

Il reprenait ensuite son errance le long de la plage. Il lui semblait que ses réflexions dessinaient toujours le même triangle, dont le troisième côté était la question de savoir s'il n'était pas, tout compte fait, obligé de reprendre son travail dans la police. Revenir, opposer une résistance compacte aux souvenirs de l'année précédente et peut-être un jour apprendre à composer avec eux. La seule possibilité réaliste qui s'offrait à lui, c'était de continuer comme avant. En plus c'était là, dans l'exercice de ce métier, qu'il percevait une ombre de justification à sa vie : contribuer à ce que ses concitoyens puissent vivre dans une sécurité relative, en retirant de la circulation les pires criminels. Un abandon de sa part ne reviendrait pas seulement à perdre un boulot dont il savait qu'il le maîtrisait peut-être mieux que certains de ses collègues. Ce serait aussi renoncer à un sentiment profondément enfoui en lui : celui de faire partie d'un tout plus vaste que sa propre personne, et qui donnait un sens à ce qu'il était.

Mais pour finir, alors qu'il se trouvait à Skagen depuis une semaine déjà et que l'automne penchait de plus en plus vers l'hiver, il comprit qu'il n'en aurait pas la force. Son temps dans la police était révolu ; les blessures laissées par les événements de l'année précédente l'avaient transformé sans recours possible.

Ce fut un après-midi, alors que la plage était entièrement masquée par un brouillard à couper au couteau, qu'il comprit qu'il avait épuisé les arguments dans un sens comme dans l'autre. Il parlerait à son médecin et à Björk. Il ne reprendrait pas le service.

Sur le moment, il en éprouva un vague soulagement. Voilà déjà une incertitude en moins. L'homme qu'il avait tué dans le champ de manœuvre au milieu des brebis invisibles venait d'obtenir sa vengeance.

Ce soir-là, il se rendit au bourg à bicyclette et se saoula dans un petit restaurant enfumé où le client était rare et la musique beaucoup trop forte. Il savait que, cette fois, la beuverie ne se poursuivrait pas le lendemain ; c'était juste une manière d'affermir sa découverte solitaire, d'enterrer pour ainsi dire sa vie de flic. En revenant vers la pension dans la nuit, il tomba de vélo et s'entailla la joue. La veuve, inquiète de ne pas le voir rentrer à l'heure habituelle, était restée éveillée pour l'attendre. Écartant ses protestations, elle nettoya la plaie et proposa de s'occuper de ses vêtements boueux. Puis elle l'aida à monter l'escalier jusqu'à sa chambre.

– Un homme est passé ce soir, dit-elle en lui rendant sa clé. Il voulait vous voir.

Wallander écarquilla les yeux.

– Personne ne veut me voir. Personne ne sait que je suis ici.

– Pourtant ce monsieur était très désireux de vous rencontrer.

– Il a dit son nom ?

– Non. Mais il était suédois.

Wallander secoua la tête. Il ne voulait rencontrer personne, et personne ne voulait le rencontrer ; il en était absolument certain.

Le lendemain, lorsqu'il se réveilla plein de contrition

et qu'il partit aussitôt pour la mer, il avait complètement oublié les paroles de la veuve. Le brouillard l'enveloppa. Il était éreinté. Pour la première fois, il se demanda ce qu'il fabriquait sur cette plage. Après un kilomètre de marche à peine, il se demanda s'il avait vraiment la force de continuer. Dans son désarroi, il s'assit sur la carcasse retournée d'une grande barque à moitié ensevelie dans le sable.

Ce fut alors qu'il découvrit l'homme qui avançait dans sa direction.

Comme si quelqu'un était entré à l'improviste dans son bureau. Sur cette immense plage déserte.

Ce n'était encore qu'un inconnu aux contours flous émergeant du brouillard, vêtu d'un anorak et coiffé d'une casquette qui paraissait trop petite pour lui. Soudain, Wallander eut le sentiment de l'avoir déjà vu. Lorsque l'homme s'immobilisa devant lui et qu'il dut se lever pour lui faire face, il le reconnut enfin. Ils se saluèrent, un salut assorti pour Wallander d'un grand étonnement intérieur. Comment son lieu de séjour avait-il été divulgué ? Il se demanda très vite à quand remontait la dernière fois qu'il avait vu Sten Torstensson. Sans doute à l'occasion d'une arrestation lors du funeste printemps de l'année précédente.

– Je suis passé hier à la pension, dit Sten Torstensson. Ça m'ennuie de venir te déranger comme ça. Mais j'avais besoin de te parler.

Autrefois, pensa Wallander, j'étais policier et lui avocat, et c'était tout. On prenait place, pas trop souvent, de chaque côté d'un prévenu et on discutaillait pour savoir si l'inculpation était fondée ou non. On s'est rapprochés plus tard, à l'époque difficile où je lui avais demandé de me représenter dans le divorce avec Mona. Un jour on a vu qu'il s'était passé un truc qui pouvait ressembler au début d'une amitié. Celle-ci surgit sou-

vent d'une rencontre où personne ne s'attend à un miracle. Mais l'amitié est un miracle ; la vie me l'a appris. Je me souviens d'un week-end, Mona venait juste de me quitter et il m'a invité à faire de la voile avec lui. Il y avait un vent terrible, la simple idée de remonter un jour sur un voilier me terrorisait. Et puis on a commencé à se fréquenter, de temps en temps, à intervalles socialement acceptables. Et maintenant il débarque ici et il veut me parler.

– On m'a dit que quelqu'un était venu. Comment as-tu fait pour me retrouver ?

Wallander était mécontent d'avoir été débusqué dans son bivouac de mer et de dunes, et il avait du mal à le cacher.

– Tu me connais, dit Torstensson. Je n'aime pas déranger. Ma secrétaire prétend que j'ai peur de me déranger moi-même, Dieu sait ce qu'elle entend par là. Mais j'ai appelé ta sœur à Stockholm. Plus exactement, j'ai pris contact avec ton père, qui m'a donné son numéro. Elle connaissait le nom et l'adresse de la pension. Je suis venu. J'ai passé la nuit à l'hôtel, à Skagen, près du musée des Beaux-Arts.

Ils s'étaient mis à marcher le long du rivage, côte à côte, avec le vent dans le dos. La femme qui semblait passer sa vie à promener son chien s'était immobilisée pour les observer, et Wallander devina sa stupeur de voir qu'il avait de la visite. Ils firent quelques pas en silence ; Wallander attendait la suite, conscient de l'effet étrange que produisait en lui la présence d'un être humain à ses côtés.

– J'ai besoin de ton aide, reprit enfin Sten Torstensson. En tant qu'ami et en tant que flic.

– En tant qu'ami, d'accord. Si je peux, ce dont je doute. En tant que policier, sûrement pas.

– Je sais que tu es en arrêt de travail.

– Il n'y a pas que ça. Tu seras le premier à l'apprendre : j'ai décidé de démissionner.

Sten Torstensson s'immobilisa de surprise.

– C'est comme ça, dit Wallander. Mais dis-moi plutôt pourquoi tu es venu.

– Mon père est mort.

Wallander connaissait le vieux Torstensson. Il avait très rarement eu affaire à lui en tant qu'avocat de la défense. Pour autant qu'il s'en souvenait, il s'occupait essentiellement de conseil juridique. Quel âge pouvait-il avoir ? Soixante-dix ans, par là ; un âge où beaucoup de gens étaient déjà morts depuis longtemps.

– Il a été tué dans un accident de la route il y a deux semaines. Au sud des collines de Brösarp.

– Désolé de l'apprendre. Comment est-ce arrivé ?

– Justement. C'est pour ça que je suis venu te voir.

Wallander le dévisagea sans un mot.

– Il fait froid, ajouta Sten Torstensson. Il y a une cafétéria au musée. On peut prendre ma voiture.

La bicyclette trouva place dans le coffre. Peu après ils firent leur entrée dans la cafétéria, déserte à cette heure matinale. La fille du comptoir fredonnait une mélodie que Wallander eut la surprise de reconnaître. Elle figurait dans une des cassettes qu'il s'était achetées pendant l'été.

– Ça s'est passé un soir, dit Sten Torstensson lorsqu'ils furent assis avec leurs cafés. Le 11 octobre, pour être précis. Papa avait rendu visite à un de nos plus gros clients. D'après la police, il conduisait trop vite. Il a perdu le contrôle de la voiture, qui a fait plusieurs tonneaux. Voilà.

– Il suffit de presque rien, dit Wallander. Une seconde d'inattention…

– Mon père ne conduisait jamais vite. Pourquoi l'aurait-il fait ce soir-là, alors qu'il y avait du brouillard en plus ? Il avait une peur panique d'écraser les lièvres.

Wallander le considéra, pensif.

– Tu as une idée en tête.

– C'est Martinsson qui s'est occupé de l'enquête.

– Il est compétent. S'il dit que ça s'est passé de telle manière, il n'y a pas de raison d'en douter.

– Je ne mets pas en cause les compétences de Martinsson. Je ne doute pas non plus du fait qu'on ait retrouvé mon père mort dans sa voiture, qui était retournée dans un champ et assez cabossée. Mais il y a trop de détails bizarres. Il s'est passé quelque chose.

– Quoi donc ?

– Autre chose.

– Quoi par exemple ?

– Je ne sais pas.

Wallander se leva pour remplir à nouveau leurs tasses.

Pourquoi ne lui dis-je pas la vérité ? pensa-t-il. Que Martinsson est un homme énergique et plein d'imagination, mais capable aussi de négligence parfois.

– J'ai lu le rapport de police, dit Sten Torstensson quand Wallander se fut rassis. Je l'ai même emporté dans le champ où on a retrouvé papa. J'ai lu le rapport d'autopsie, j'ai parlé à Martinsson, j'ai réfléchi et j'ai posé d'autres questions. Maintenant je suis ici.

– Que puis-je faire ? En tant qu'avocat, tu es bien placé pour savoir qu'il y a toujours des détails obscurs qu'on n'élucide jamais vraiment. Ton père était seul dans la voiture au moment de l'accident. Si j'ai bien compris, il n'y avait pas de témoins. Lui seul aurait pu nous dire ce qui s'est réellement produit.

– Il y a un truc, insista Sten Torstensson. J'en suis sûr. Je veux savoir ce que c'est.

– Je ne peux rien faire. Malgré toute ma bonne volonté.

Sten Torstensson semblait ne pas avoir entendu.

– La clé de contact, dit-il. Pour te donner un seul exemple. Elle n'était pas dans la serrure. On a retrouvé le trousseau sur le plancher de la voiture.

– Ça a pu se produire au moment de l'accident. Ces matériaux ne sont pas si solides que ça.

– La serrure était intacte. La clé n'était même pas tordue.

– Il y a sûrement une explication.

– Je pourrais te donner d'autres exemples. Il s'est passé quelque chose, je le sais. Mon père est mort dans un accident qui n'en était pas un.

Wallander réfléchit avant de répondre.

– Tu penses qu'il a pu se suicider ?

– J'ai envisagé cette idée. Mais je n'y crois pas. Je connaissais mon père.

– Les suicides surviennent en général de façon imprévue. Mais ce n'est pas à moi de te dire ça.

– Il y a une autre raison qui fait que je ne peux pas accepter la thèse de l'accident.

– Laquelle ?

– Mon père était un homme sociable. Si je ne l'avais pas si bien connu, je n'aurais peut-être pas remarqué son changement d'humeur au cours des six derniers mois.

– Tu peux être plus précis ?

– Quelque chose l'oppressait. Il était inquiet. Et il ne voulait absolument pas que je m'en aperçoive.

– Tu lui en as parlé ?

– Jamais.

Wallander repoussa sa tasse vide.

– Malgré tout le désir que j'en ai, je ne peux rien faire pour toi. Je peux t'écouter en tant qu'ami. Mais, professionnellement, je n'existe plus. Je ne suis même pas flatté que tu aies fait tout ce chemin pour me parler. Je suis juste lourd, fatigué, et triste.

Sten Torstensson ouvrit la bouche pour répondre, mais se ravisa.

– Je respecte évidemment ta décision, dit-il enfin, alors qu'ils étaient déjà dans la rue.

Wallander le raccompagna jusqu'à sa voiture et récupéra son vélo.

– Nous sommes démunis face à la mort, fit-il dans une tentative maladroite pour exprimer sa compassion. Malheureusement nous ne pouvons rien contre elle.

– Je n'en demande pas tant. Je veux juste savoir ce qui s'est passé.

– Reparles-en à Martinsson. Ce n'est pas la peine de préciser que la suggestion vient de moi.

Ils se dirent au revoir. Wallander suivit la voiture des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu entre les dunes.

Il s'aperçut soudain qu'il était pressé. Cette attente ne pouvait pas se prolonger indéfiniment. L'après-midi même, il appela son médecin et Björk et leur annonça à tour de rôle son intention de démissionner.

Ensuite, il resta encore cinq jours à Skagen. Le sentiment de porter en lui un paysage de guerre calciné ne diminuait pas. Il était pourtant soulagé d'avoir enfin pris une décision.

Le dimanche 31 octobre, il revint à Ystad afin de signer les documents qui mettraient un terme officiel à sa carrière dans la police.

Lorsque la sonnerie retentit peu après six heures le lundi matin, il était déjà réveillé. En réalité, mis à part quelques intermèdes de sommeil inquiet, il n'avait pas fermé l'œil. Plusieurs fois pendant la nuit il s'était levé et il avait contemplé la rue par la fenêtre en pensant qu'une fois de plus dans sa vie, il avait fait le mauvais choix. Peut-être n'y avait-il plus aucun chemin évident pour lui ? Démoralisé et incapable de résoudre la ques-

tion, il était allé s'asseoir dans le canapé du séjour et il avait écouté en sourdine la musique de nuit à la radio. Juste avant que le réveil ne sonne, il avait accepté le fait qu'il n'avait pas le choix. C'était un instant de résignation absolue, il était bien au clair là-dessus. Mais tôt ou tard, pensa-t-il, la résignation est le lot de chacun. Tout le monde finit terrassé par des forces invisibles. Personne n'y échappe.

Il se leva, alla ramasser l'*Ystads Allehanda* sur le tapis de l'entrée, mit un café en route et entra sous la douche. C'était étrange de reprendre ainsi les habitudes anciennes pour une seule journée. Tout en s'essuyant, il tenta de se remémorer son dernier jour au commissariat, presque un an et demi plus tôt. C'était l'été, cette fois-là, quand il avait mis de l'ordre dans son bureau avant d'aller s'asseoir à la terrasse du café du port pour écrire une lettre confuse à Baiba. Il ne savait plus si ce jour lui paraissait très lointain ou très proche.

Il retourna dans la cuisine et remua son café.

Ce jour-là avait été un « dernier jour » provisoire.

Celui-ci serait réellement le dernier.

Il avait passé près de vingt-cinq ans dans la police. Quoi que l'avenir lui réserve, ces vingt-cinq années seraient toujours la colonne vertébrale de son existence. C'était un fait indubitable, que rien ne pourrait changer. À moins d'exiger l'annulation de sa vie et la permission de relancer les dés, ce que personne n'avait jamais obtenu. Il n'y avait pas de retour. Mais y avait-il encore un aller ?

Il essaya de déterminer quel sentiment l'emportait sur les autres ce matin-là. Mais tout était enveloppé de vide. Comme si les brumes de l'automne s'étaient insinuées jusque dans son cerveau.

Avec un soupir, il ouvrit le journal et commença à le feuilleter. Son regard errait d'une page à l'autre ; il lui

semblait avoir déjà lu ces articles et vu ces photographies des milliers de fois.

Il allait le refermer lorsque son attention fut captée par une annonce de décès. D'abord il ne comprit rien. Puis son estomac se noua.

Maître Sten Torstensson, né le 3 mars 1947, décédé le 26 octobre 1993.

Il n'en croyait pas ses yeux.

C'était pourtant le père qui était mort… ? N'avait-il pas vu Sten Torstensson une semaine auparavant sur la plage de Skagen ?

Ce devait être un homonyme. Ou alors une confusion entre deux noms. Il relut l'annonce. Mais il n'y avait pas d'erreur possible. Sten Torstensson, l'homme qui lui avait rendu visite quelques jours plus tôt, était mort.

Wallander resta un instant pétrifié sur sa chaise.

Puis il se leva, alla chercher son carnet d'adresses, composa un numéro et attendit.

– Martinsson ! répondit une voix alerte.

Wallander résista à l'impulsion de raccrocher.

– C'est Kurt. J'espère que je ne te réveille pas.

Il y eut un long silence.

– C'est toi ? articula enfin Martinsson. Je ne m'attendais pas à…

– Je sais. Mais j'ai un truc à te demander.

– Je ne peux pas croire que tu donnes ta démission.

– C'est comme ça. Ce n'est pas pour ça que je t'appelle. Je veux savoir ce qui est arrivé à Sten. Sten Torstensson, l'avocat.

– Tu n'es pas au courant ?

– Je suis rentré hier. Je ne suis au courant de rien.

Martinsson hésita. Il y eut un silence.

– Il a été assassiné, dit-il.

Wallander n'était pas vraiment surpris. Dès l'instant

où il avait assimilé le sens de l'annonce dans le journal, il avait compris que cette mort n'était pas naturelle.

– Il a été abattu dans son bureau mardi soir, poursuivit Martinsson. C'est incompréhensible. Et tragique. Son père s'est tué dans un accident de voiture il y a trois semaines. Ça aussi, tu l'ignorais peut-être ?

– Oui, mentit Wallander.

– Écoute-moi. On a besoin de toi sur cette affaire. Et sur d'autres.

– Non. Ma décision est prise. Je t'expliquerai quand on se verra. Ystad est une petite ville, on finit toujours par se croiser tôt ou tard.

En raccrochant, il comprit que ce qu'il venait de dire à Martinsson n'était plus vrai. En quelques instants, tout avait basculé.

Il resta cinq bonnes minutes immobile à côté du téléphone. Puis il finit son café, s'habilla et prit sa voiture. À sept heures trente, pour la première fois en un an et demi, il franchit les portes du commissariat. Il salua le planton de l'accueil et se dirigea directement vers le bureau du chef. Björk se leva pour l'accueillir. Wallander constata tout de suite qu'il avait maigri. Et qu'il ne savait pas trop comment gérer la situation.

Je vais lui faciliter les choses, pensa-t-il. Mais il ne va rien comprendre. Moi non plus, d'ailleurs.

– Tout le monde est très content que tu ailles mieux, commença Björk avec hésitation. Mais on aurait évidemment préféré que tu reviennes parmi nous.

Il balaya d'un geste son bureau encombré de dossiers.

– Rien qu'aujourd'hui, je dois prendre position sur une quantité de trucs, entre autres une proposition de changement d'uniforme et un nouveau projet pour modifier le système des districts, tout aussi incompréhensible que les précédents. Tu es au courant ?

Wallander secoua la tête.

– Je me demande où on va, poursuivit Björk sur un ton lugubre. Si le nouvel uniforme est adopté, le policier de l'avenir va ressembler à un croisement entre un menuisier et un cheminot.

Il jeta un regard impérieux à Wallander, qui garda le silence.

– L'autre projet, je ne veux même pas en parler. La police a été réorganisée dans les années soixante. Maintenant on va tout reprendre à zéro. Le Parlement veut supprimer les directions locales et créer un truc qui doit s'appeler « police nationale ». Mais la police a toujours été nationale. Que serait-elle d'autre ? Les lois provinciales ont cessé d'exister au Moyen Âge. Comment peut-on assurer le travail quotidien quand on est sans arrêt submergé par un raz-de-marée de mémos confus ? En plus, je dois préparer un discours pour une conférence complètement inutile sur le thème des *techniques d'expulsion*. En langage courant, il s'agit de voir comment on doit se comporter au moment d'embarquer de force à bord de bus et de ferries des gens à qui on a refusé le droit d'asile, sans que ça fasse trop de grabuge.

– Je comprends que tu es très occupé.

Björk était vraiment fidèle à lui-même, pensa Wallander. Il n'avait jamais appris à maîtriser son rôle de chef. Son statut le dominait complètement.

– Tu le comprends peut-être, mais tu n'as pas l'air de saisir qu'on a besoin de tous les bons policiers disponibles.

Björk se laissa tomber lourdement dans son fauteuil.

– Bon, les papiers sont là. Il ne manque plus que ta signature. Même si ça ne me plaît pas, je suis bien obligé d'accepter ta décision. Au fait, j'ai prévu une conférence de presse pour neuf heures, j'espère que tu n'as pas d'objection. Tu es devenu célèbre, Kurt.

Même s'il t'arrive de te comporter de façon bizarre, il est clair que tu as contribué à notre réputation. Certains élèves de l'école de police prétendent même que c'est toi qui les inspires dans leur choix de carrière.

– Ce n'est sûrement pas vrai. Et tu peux laisser tomber la conférence de presse.

Björk s'énerva.

– Il n'en est pas question. C'est le moins que tu puisses faire pour les collègues. Et *Le Policier suédois* va faire un article sur toi.

– Je ne pars plus. Je suis venu ce matin pour reprendre le travail.

Björk le dévisagea sans un mot.

– Alors ce n'est pas la peine d'organiser une conférence de presse, enchaîna Wallander. Je vais appeler le médecin pour qu'il me fasse une attestation. Je vais bien. Je veux reprendre le travail.

– J'espère que tu n'es pas en train de te foutre de moi…

– Non. Il s'est passé un truc qui m'a fait changer d'avis.

– C'est très inattendu. Voilà le moins qu'on puisse dire.

– Pour moi aussi. Ça fait exactement une heure que j'ai pris ma décision. Mais j'ai une condition. Ou plutôt, un souhait à exprimer.

Björk hocha la tête, sur le qui-vive.

– Je veux être chargé de l'enquête sur Sten Torstensson. Qui la dirige pour l'instant ?

– Tout le monde est sur le coup, sous la direction de Svedberg et de Martinsson, en coordination avec moi. Du côté des procureurs, c'est Per Åkeson.

– Sten Torstensson était un ami.

Björk hocha la tête en silence. Puis il se leva.

– C'est vraiment vrai ? Tu as changé d'avis ?

– Puisque je te le dis.

Björk contourna son bureau et vint se planter devant Wallander.

– C'est la meilleure nouvelle qu'on m'ait annoncée depuis longtemps. Allez viens, on déchire ces papiers. Ce sont les collègues qui vont être surpris !

– Qui a repris mon bureau ? éluda Wallander.

– Hanson.

– J'aimerais bien le récupérer, si c'est possible.

– Bien sûr. Hanson est d'ailleurs en stage à Halmstad cette semaine. Alors tu peux le récupérer tout de suite si tu veux.

Björk escorta Wallander jusqu'à la porte de son ancien bureau. La plaque portant son nom avait disparu. Un court instant, cela le mit en colère.

– J'aurais besoin d'une heure tout seul, dit-il en se tournant vers Björk.

– La réunion du groupe d'enquête est prévue pour huit heures trente. Dans la petite salle. Tu es sûr de ta décision ?

– Pourquoi ? Tu en doutes ?

Björk hésita.

– Il t'est arrivé par le passé d'agir de façon, disons, capricieuse. Tu ne me contrediras pas sur ce point.

– N'oublie pas d'annuler la conférence de presse, répondit simplement Wallander.

Björk lui tendit la main.

– Je suis content que tu sois revenu.

– Merci.

Une fois la porte refermée, Wallander décrocha le téléphone et regarda autour de lui. La table était nouvelle. Sans doute apportée par Hanson. Mais son vieux fauteuil était toujours là.

Il ôta sa veste et s'assit.

L'odeur n'a pas changé, pensa-t-il. Le même produit d'entretien, le même air sec, le même relent des quan-

tités astronomiques de café qu'on avale dans cette maison.

Il resta un long moment assis sans rien faire.

Pendant plus d'un an, il avait cherché avec angoisse la vérité sur lui-même et sur son avenir. Une décision avait pris forme et mûri peu à peu jusqu'à chasser enfin l'irrésolution. Puis il avait ouvert un journal et tout avait changé.

Pour la première fois depuis des mois il ressentit un frisson de bien-être.

Il avait fait son choix. Il ignorait si c'était le bon. Mais cela n'avait plus d'importance.

Il se pencha, attrapa un bloc-notes vierge, l'ouvrit au hasard et écrivit deux mots.

Sten Torstensson.

Il avait repris le travail.